

Lambert, John. *Voyage au Canada dans les années 1806, 1807 et 1808*. Québec, Éditions du Septentrion, « Collection V » n^o 1, 2006, 359 p. et 8 pl. couleur hors texte. ISBN 2-89448-485-2

Marc Lavoie

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038368ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038368ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, M. (2009). Compte rendu de [Lambert, John. *Voyage au Canada dans les années 1806, 1807 et 1808*. Québec, Éditions du Septentrion, « Collection V » n^o 1, 2006, 359 p. et 8 pl. couleur hors texte. ISBN 2-89448-485-2]. *Rabaska*, 7, 211–216. <https://doi.org/10.7202/038368ar>

l'architecture qui aborde la pratique difficile de la restauration architecturale, alors que le second est celui d'un praticien professionnel qui fait de la restauration son métier.

Chacun des deux ouvrages comporte une certaine ambiguïté. Dans *Restaurer une maison traditionnelle au Québec*, l'auteur parle de la maison rurale et un peu de la maison urbaine, sans indiquer où s'arrête, à peu près, la transmission du savoir traditionnel, dans le cas de la maison urbaine ou villageoise ; question, certes, qui déborde le sujet, mais qu'il aurait valu la peine de considérer, même succinctement. Dans *Comment restaurer une maison ancienne*, c'est le qualificatif *ancienne* qui fait problème, car une maison datant, par exemple, de 1940 est sûrement considérée comme ancienne ; et des maisons de cette époque, il y en a partout au Québec. Or cet ouvrage ne traite que de la maison rurale traditionnelle, bien que plusieurs considérations s'appliquassent à la maison urbaine traditionnelle. Ceci dit, j'admets qu'il est difficile de trouver un titre succinct dénué de toute ambiguïté.

Somme toute, ces deux ouvrages qui paraissent un peu tardivement sont désormais à la portée des éventuels propriétaires et de tous ceux qui ont encore besoin de nouvelles précisions. Ils sont tous les deux marquants.

GEORGES GAUTHIER-LAROCHE

Québec

LAMBERT, JOHN. *Voyage au Canada dans les années 1806, 1807 et 1808*. Québec, Éditions du Septentrion, « Collection V » n° 1, 2006, 359 p. et 8 pl. couleur hors texte. ISBN 2-89448-485-2.

Dans cette première livraison de la collection V, les Éditions du Septentrion rendent disponibles pour la première fois en français les carnets de voyage au Québec du Britannique John Lambert. Les chercheurs qui s'intéressent aux modes de vie, aux coutumes, aux industries et aux échanges au début du XIX^e siècle voudront sûrement ajouter cet intéressant volume à leur bibliothèque. Aussi, saura-t-il plaire aux néophytes puisque son auteur brosse un portrait détaillé de la société québécoise quelque quatre décennies après la fin du Régime français.

Selon le cinquième tome du *Dictionnaire biographique du Canada*, Lambert était un voyageur, un auteur et un aquarelliste. Les documents nous ont livré peu d'information et à ce jour son parcours de vie baigne essentiellement dans l'obscurité. La préface de *Voyage au Canada* signale qu'il avait étudié à la *Royal Military Academy* de Woolwich, mais le détail

de sa carrière militaire nous échappe. Aussi, on ignore s'il était issu d'une famille à l'aise. Il est encore plus difficile de mettre en lumière les liens qu'il entretenait avec des marchands anglais, des gens intéressés à améliorer leur propre sort en créant de nouvelles industries au Canada, car là semble être le but principal du voyage de Lambert au Bas-Canada. Quoi qu'il en soit, il pouvait se permettre de voyager de l'Angleterre aux colonies tout en conservant un régime de vie aisé. À l'automne de 1806, il aurait accompagné un oncle, James Campbell, qui s'était fixé pour mission de promouvoir la culture du chanvre dans la vallée du Saint-Laurent. Il suffit de penser à la multitude de cordages requis sur les navires à voile de l'époque pour reconnaître l'importance de la culture du chanvre. En plus, nous sommes au milieu des guerres napoléoniennes, période durant laquelle les conquêtes des Français sur le continent européen furent la source même de pénuries dans les approvisionnements britanniques en chanvre, en goudron, en térébenthine et en mâts, traditionnellement obtenus dans les pays de la Baltique entre autres, matériaux indispensables pour la construction navale en Grande Bretagne. Pour ajouter à ces événements plus que malencontreux pour la Couronne britannique, les efforts de Campbell au Canada français furent vains, puisqu'au début du XIX^e siècle la culture du chanvre fut un échec.

Il semblerait que Lambert lui-même montra peu d'intérêt face aux ambitions commerciales de son oncle, car, outre une description assez longue de la culture du chanvre, omise à cause de sa lourdeur dans la présente édition des carnets de voyage de l'auteur, il s'intéressa rapidement et presque uniquement au nouveau monde qu'il allait découvrir et qui saurait l'interpeller et l'interroger. En effet, Lambert s'appliquerait à produire un relevé précis de ce grand pays et de ses habitants en offrant de nombreux détails sur la géographie, le climat, l'économie, et les us et les coutumes du peuple qu'il découvrit pendant son séjour au pays. Par contre, son récit demeure celui d'un étranger qui avait comme unique référence l'Angleterre qu'il venait de quitter.

Voyage au Canada est le produit des impressions et des faits relevés lors d'un voyage dans la vallée du Saint-Laurent par un étranger qui mit le pied au pays pour la première fois au tout début du XIX^e siècle. Viennent s'ajouter au texte, des tableaux sur l'agriculture, le prix des aliments, par exemple, et des illustrations de certaines régions, des villes coloniales et de ses habitants.

Lambert s'était clairement fixé un plan de présentation et son ouvrage le reflète clairement. En effet, son récit débute à bord d'un navire sur les grands bancs et se termine avec sa dernière destination, Montréal, en passant par Québec et Trois-Rivières. Ses randonnées en région, ses descriptions des grands centres et ses observations sur quelques points d'intérêt au pays sont assez précises pour que le lecteur puisse aisément s'y reconnaître et faire

route en compagnie de Lambert. Aussi, la précision de ses descriptions nous permet de nous retrouver sans trop de difficulté dans les rues de Québec et de Montréal et dans la région de Trois-Rivières ; les éditeurs, alertés à un discours qui date d'il y a deux siècles maintenant, ont su placer judicieusement quelques notes pour mieux nous guider et nous orienter.

C'est à l'automne 1806 que Lambert commence son récit à partir des grands bancs de Terre-Neuve. La traversée se fait rapidement et sans problèmes, et en quelques jours le navire mouille devant Québec, le centre nerveux de cette colonie britannique.

Lambert louera une maison sur la rue Champlain, qui est, selon lui, l'un des endroits les plus désagréables de la basse ville. Ici, il faut noter que la plupart des administrateurs coloniaux britanniques étaient logés dans la haute ville. Lambert aurait bien aimé se rapprocher des siens, mais il y avait pénurie de logement. Ses nombreuses randonnées à Québec lui feront découvrir une ville qui bourdonne d'activités. Lorsque le fleuve n'est pas couvert de glace entre mai et décembre, nombreux sont les navires venus d'outre mer qui débarquent quantités de denrées, de provisions et d'équipements pour répondre aux besoins de la population, comme ils chargent du bois et d'autres produits bruts voués principalement aux marchés de la Grande-Bretagne. Aussi la capitale est très bien approvisionnée selon Lambert, bien que les marchandises importées soient dispendieuses. Par contre, les vitrines des nombreuses boutiques sont bondées de produits rendus disponibles grâce aux échanges. On y retrouve autant d'objets de facture locale que des importations. Les marchands britanniques ont la quasi-exclusivité des marchés à Québec, cela va de soi dans la colonie, bien qu'un groupe restreint d'Américains et de Canadiens soient aussi impliqués dans les réseaux d'échanges. Les approvisionnements en aliments se font dans les marchés de la basse ville et de la haute ville. Lambert a brossé un tableau des prix des viandes, fruits et légumes, dont le détail nous laisse soupçonner qu'il devait serrer les cordons de sa bourse.

La société urbaine se divise en trois classes. La première comprend les rangs les plus élevés, c'est-à-dire l'entourage du gouverneur. Les marchands de rangs inférieurs, les négociants, les médecins, les officiers subalternes, et les gens de loi et d'Église représentent la deuxième classe de la société urbaine. Enfin, la troisième classe est constituée uniquement par les habitants français qui se tiennent exclusivement entre eux.

À Québec, les enfants fréquentent des institutions catholiques françaises, les garçons au Séminaire (plus tard, l'Université Laval) et les filles dans les nombreux couvents. La plupart de la population rurale, par contre, est analphabète. Québec et Montréal ont de bons hôpitaux. Dans la haute ville de Québec, on remarque les nombreux prêtres catholiques qui exercent une

immense influence sur les Canadiens. Ces derniers travaillent en français, bien que plusieurs mots anglais se soient insérés dans leur vocabulaire, sûrement le résultat de leurs participations aux échanges. Enfin, les Canadiens français sont des sujets fidèles à la Couronne britannique.

Il y a une multitude de tavernes à Québec, mais Lambert se devrait d'attendre jusqu'à ce qu'il mette le pied à Trois-Rivières avant de trouver une taverne typiquement anglaise. Dans la capitale, quatre brasseries approvisionnent la population à jamais assoiffée. Par contre, le rhum est préféré de tous. Il n'y a que deux bons hôtels ou tavernes à Québec : l'hôtel Union, situé près de l'ancien château Saint-Louis où sont logés les bureaux de l'administration coloniale, et le *Sturch* sur la rue Saint-Jean.

Les Canadiens français sont polis et d'un naturel joyeux. Leurs journées sont employées à vaquer à leurs affaires. Plusieurs métiers et professions sont représentés dans la société, des forgerons aux médecins, en passant par les encanteurs, les brasseurs, les tanneurs, les maîtres d'école, les avocats et les notaires. Plusieurs femmes, surtout à Montréal, passent leurs journées assises aux fenêtres de leurs demeures où elles observent les passants, et d'autres encore, les hommes à marier. Elles sont beaucoup trop bien habillées, probablement un vestige du Régime français selon Lambert. À maintes reprises, il ne pourra s'empêcher de remarquer la beauté des jeunes femmes du pays, surtout celle des jeunes Amérindiennes. Il y a peu de divertissements en ville, sauf en hiver. C'est l'époque où les gens fêtent chez des amis plutôt que dans les hôtels, comme on semble le faire en Angleterre. Aussi, les randonnées en traîneau comptent parmi les divertissements les plus fréquents chez les Canadiens et les plus remarquables par l'auteur.

L'écart est très grand entre les températures estivales et hivernales. En effet, le mercure peut se tenir autour de 40° centigrades en été et chuter à moins 37° en hiver. Lambert souligne que les Canadiens chauffent beaucoup trop leurs maisons durant la saison froide, un constat venant de quelqu'un qui ne savait sûrement pas que l'on pouvait garder sa maison au chaud durant les longs hivers canadiens. Au début du XIX^e siècle, plusieurs demeures étaient chauffées avec des poêles à bois. D'ailleurs, on en fabriquait quelques modèles aux forges de la Saint-Maurice près de Trois-Rivières. Le reste de l'année, si l'on pouvait endurer les mouches et les moustiques le climat était généralement beau et doux, sauf lorsqu'il y avait des orages, trop fréquents et très violents, et comme nulle part ailleurs selon Lambert, phénomènes qui faisaient ressortir chez les Canadiens, surtout les femmes, les superstitions de la religion catholique. Aussi, lors d'un orage, des officiers anglais avaient pris refuge dans la maison d'une famille canadienne-française. Les volets fermés, la pièce dans laquelle ils se trouvaient fut plongée dans la plus grande

obscurité. La maîtresse de maison se saisit de la bouteille d'eau bénite qu'elle trouva dans l'armoire de la cuisine lorsque la pièce fut éclairée momentanément par un éclair. À quelques reprises, elle en aspergea généreusement sa personne et ses invités, cela suivi de nombreuses prières qu'elle récita. À la fin de ce long orage lorsque les volets furent ouverts, tous constatèrent qu'ils avaient été aspergés avec de l'encre et non pas de l'eau bénite !

Au début du XIX^e siècle, on se déplace d'une ville à l'autre par bateau. Or, il semblerait que c'est sur des petits navires de transport que les passagers s'embarquent, car il n'y avait pas d'accommodations réservées aux voyageurs à bord des caboteurs. En outre, les navires doivent contourner de dangereux récifs et remonter quelques rapides, ce qui vient mettre un frein à la navigation durant la nuit.

Trois-Rivières est une très petite ville en comparaison de Québec et de Montréal. Son économie se résume essentiellement à la traite des fourrures, la fabrication d'objets en fonte aux forges, situées quelque peu en amont de la ville sur la Saint-Maurice, et au transport des marchandises. Aussi abrite-t-elle quelques marchands et une garnison de l'armée britannique comprenant quelque 500 soldats, surtout des Canadiens français.

Plus que la ville précédente, Montréal saura plaire à Lambert, même si elle n'avait pas le lustre et l'attrait de Québec. Montréal abritait entre autres un collège pour les garçons, un couvent et deux hôpitaux. Plusieurs Américains y faisaient de fréquentes visites d'affaires. C'est en hiver que de nombreuses provisions étaient expédiées de la côte est américaine et les habitants se disaient fort bien approvisionnés. En outre, cette ville était la plaque tournante des activités de la Compagnie du Nord-Ouest et nombreux étaient les échanges entre les marchands montréalais et américains. Aussi, la société semblait plus dynamique qu'elle ne l'était à Québec. En effet, les marchands de la Compagnie du Nord-Ouest avaient un style de vie qui était au-dessus de la moyenne, ce qui souriait à Lambert. Enfin dans son ensemble, le paysage de la grande région plaisait beaucoup plus à l'auteur que celui de Québec.

Lambert quittera Montréal pour passer aux États-Unis dont il fera une description assez précise. Par contre, ce texte est omis de la présente édition, ce qu'il faut déplorer, car le lecteur aurait pu en tirer quelques fondements pour des fins de comparaison.

Dans son ensemble, *Voyage au Canada* brosse un portrait clair de la société québécoise au début du XIX^e siècle par un étranger qui découvre un nouveau pays. Il s'agit bien sûr du point de vue du conquérant comme le remarquent les éditeurs du volume, et l'on constate clairement que Lambert est agacé à maintes reprises par les différences qu'il dénote entre les Anglais

et les Canadiens français, entre les protestants et les catholiques, entre la langue anglaise et la langue française, différences qu'il découvre lors de son court séjour dans la vallée du Saint-Laurent et qu'il ne manque pas de porter à l'attention de ses lecteurs.

À en juger par la popularité de cette œuvre en Angleterre au début du XIX^e siècle, comprenant trois réimpressions en l'espace de quelques années, le récit de voyage de Lambert fut très populaire auprès des lecteurs anglais. Qui plus est, les indications qu'il présente sur les lieux à visiter et les endroits où il faut s'arrêter font de ses écrits un excellent guide destiné aux voyageurs anglais au XIX^e siècle. Aujourd'hui, *Voyage au Canada* demeure un bon témoignage qui sait retenir l'attention du lecteur sur le Québec à une époque révolue, document qu'il serait intéressant d'utiliser dans les cours d'histoire sociale et d'ethnologie, puisqu'il s'agit d'un document qui renseigne très bien sur la population peu après la fin du Régime français. Le lecteur sera quand même prudent lors qu'il lira les passages sur la condition des Autochtones, le système seigneurial et les faits historiques tels que relatés par Lambert, car ces parties du texte témoignent du manque de connaissances de l'auteur sur l'histoire des colonies françaises, le fonctionnement du système seigneurial, comme ils soulignent le dédain et le mépris plus qu'évidents de Lambert pour les peuplades amérindiennes du Nouveau Monde.

MARC LAVOIE

Université Sainte-Anne

LÉGER, MAURICE A., prêtre. *Patrimoine religieux acadien avec un inventaire dans l'archidiocèse de Moncton*. Essai personnel, [chez l'auteur], 2008, [4]-128 p. ISBN 978-2-9810755-0-5.

L'ouvrage *Patrimoine religieux acadien* réunit quelques textes originaux et reprend des études et analyses d'autres auteurs sur le patrimoine acadien. D'entrée de jeu, Maurice Léger écrit que son essai découle d'une réflexion sur l'encadrement des démarches pour la sauvegarde du patrimoine religieux auprès du diocèse de Moncton et aussi de sa participation au colloque de Pointe-de-l'Église sur « Le patrimoine religieux de la Nouvelle-Écosse » tenu en 2006 (actes du colloque publiés dans *Port Acadie. Revue interdisciplinaire en études acadiennes*, 2007 ; cf. Rabaska, vol. 6, 2008, p. 206-208). Précisons d'emblée que l'abbé Léger est un amateur offrant une vision personnelle du patrimoine orientée sur ce qui n'est plus et qu'il s'attache à identifier les responsables de cette situation qui seraient surtout des membres du clergé. Ce sont les deux idées principales qui structurent ses remarques.